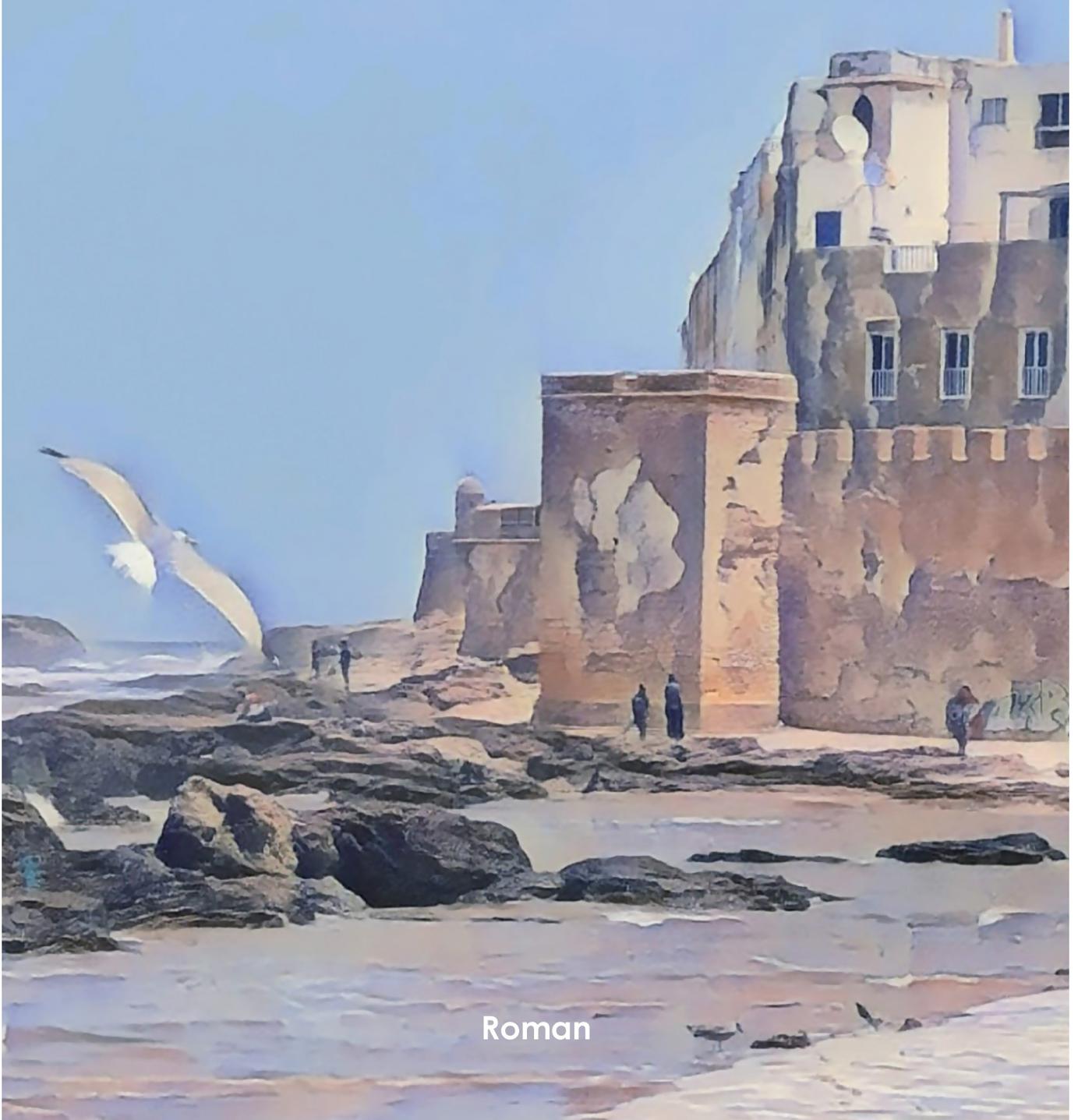


Sarah Castillo Palayer

TAMANAR



Roman

Sarah Castillo Palayer

Tamanar

© Sarah Castillo Palayer, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3891-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

À l'ombre des tilleuls où fleurissent les violettes

Joe Roberts, 6th Airborne

L'imprudence du chat

Le salon des regrets

1476

Des oies presque blanches

L'hôpital des tortues

Merci à mes lecteurs habituels et
plus particulièrement à Michèle et Dominique

Prologue

Saint-Émilion, en France

Domaine Neuchâtel, le 31 décembre 2018

À force de les avoir parcourues, Louis de Neuchâtel connaissait par cœur les deux lettres qu'il avait reçues à quelques jours d'intervalle. Telles un virulent acide, elles le consumaient à petit feu.

En cette heure matinale, assis à son bureau en acajou brun au gracieux dessus de cuir vert, il observait les flammes dans la cheminée, se laissait absorber par leur magie crépitante. Malgré la douce chaleur qui régnait dans la pièce, il était glacé, figé dans son tourment. D'ordinaire bon vivant, il avait désormais l'estomac noué. C'était à croire qu'il avait développé un ulcère fulgurant ou pire encore, un cancer. Pour compenser son anxiété, il fumait cigare sur cigare, ce qui rendait son teint blafard et son haleine insoutenable. Il n'avait plus rien du fringant septuagénaire, il avait vieilli de dix ans en dix jours.

De ces deux missives, il ne pouvait s'ouvrir à personne, pas même à sa chère Agnès, sa tendre épouse depuis plus de quarante ans. Heureusement, cette dernière avait renoncé à organiser et même à participer à un quelconque réveillon cette année, prétextant, en cette période contrariée, un sincère manque d'envie de faire la fête. Affectés par leurs récents déboires familiaux, ils auraient fait de piètres convives au sein de la bonne société bordelaise. En outre, ils n'auraient pas eu la force d'affronter les regards appuyés et les marques de soutien hypocrites.

Par chance, Louis de Neuchâtel avait encore un peu de temps devant lui pour réfléchir à la meilleure parade et échafauder un plan afin de contrecarrer celui de ces deux plis qui pouvait détruire sa vie. Sa marge de manœuvre était infime et nécessitait qu'il en examine minutieusement toutes les conséquences avant d'agir. Il avait toujours été un fonceur. De cette bataille-là, dépendrait son avenir.

*

Fès, au Maroc

Riad Jasmina, le 31 décembre 2018

Allongée à même le sol du hammam en faïence mauresque bleue et blanche, sur une natte épaisse en plastique, au cœur de volutes de vapeur d'eau de fleurs d'orangers, Rose se demandait ce qu'elle faisait là. Elle n'était pas une adepte des spas et des thalassos, mais pour faire plaisir à son amie Nawel, qui se démenait comme une folle depuis deux semaines pour lui remonter le moral, elle avait consenti à s'octroyer ce soin royal d'une heure trente.

La familiarité de Soraya, la jolie Maghrébine aux yeux vert émeraude en charge de ce bain, l'avait prise au dépourvu lorsque, sans même lui demander son avis, elle lui avait ôté son maillot de bain. Rose n'avait pas l'habitude d'exposer son corps longiligne et diaphane aux inconnus et se sentait mal à l'aise dans sa nudité. Elle se concentra sur la voix douce qui, tout en l'invitant à changer de position, s'inquiétait de son bien-être. Les mains expertes avaient beau froter et caresser, l'enduire de savon noir et de crème de rhassoul, Rose ne parvenait pas à se détendre. Quand la Marocaine, munie de son gant kessa, attaqua le gommage avec énergie, la jeune femme hésita à se lever et s'enfuir. Cette ultime agression était la goutte de trop. Vaincue, elle laissa ses larmes couler sans prêter attention au gant constellé de peaux mortes que sa masseuse lui montrait avec fierté, gage d'un travail bien fait, et pria pour que son cœur atrophié se délite sous les seaux d'eau brûlante, comme ces milliers de petites peaux.

1

Domaine Neuchâtel, le 15 décembre 2018

À défaut d'avoir sa mère près d'elle pour l'aider à se préparer en ce si grand jour, Rose pouvait compter sur Nawel, sa sœur de cœur.

Elles s'étaient rencontrées huit ans plus tôt, en première année d'école d'infirmières de Bordeaux, et ne s'étaient depuis lors plus quittées.

Opposées en tout, elles s'entendaient pourtant à merveille. Nawel était la seule fille d'une fratrie de cinq enfants. Habitée à en découdre avec ses frères, cette petite brune aux yeux charbon avait le tempérament d'une battante et ne se laissait guère impressionner par les airs supérieurs des médecins de son service de gériatrie. Rose, orpheline à douze ans et enfant unique, avait opté pour une spécialisation en pédiatrie. Elle raffolait des bébés et espérait bien en avoir au moins quatre avec Pierre-Louis.

Nawel plaça sur les cheveux courts et en bataille de sa comparse, le headband¹ en feuilles scintillantes qu'elle lui avait confectionné pendant ses temps de pause à l'hôpital Saint Charles. L'accessoire doré mettait en valeur le châtain clair de la future mariée qui avait opté pour un maquillage naturel : une ombre à paupières lilas sur ses yeux en amande vert d'eau et un gloss nacré sur ses lèvres fines, qu'elle avait l'habitude de mâchouiller dès lors qu'elle était contrariée ou angoissée.

Devant le miroir Art déco, le contraste de leurs origines était saisissant. La fille du Sud exhibait une bouche pulpeuse et des cheveux épais et ondulés qui faisaient d'ailleurs tourner la tête à de nombreux internes. Aucun n'avait jusqu'alors réussi à saisir son cœur. Nawel collectionnait les petits copains comme on collectionne les trèfles à quatre feuilles. Très investie auprès de sa famille, elle soulageait le plus possible sa mère malade qui se faisait beaucoup de soucis pour son petit frère Anass, embringué dans une bande peu recommandable de leur quartier.

Bien que la chambre du domaine, mise à sa disposition par ses futurs beaux-parents, soit vaste, il y régnait une belle pagaille. Rose ne retrouvait pas l'écrin à

bijoux de sa mère qu'elle avait sorti de son coffre pour l'occasion. Elle notait, avec regret, que les souvenirs de son doux visage et de ses gestes tendres s'effaçaient avec le temps. Aussi, elle tenait à la sentir près d'elle en cette si belle journée et voulait, pour l'occasion, porter le collier en perles roses qu'elle chérissait. Offert par son époux comme cadeau pour la naissance de leur fille, il avait pour elle une grande valeur sentimentale.

*

L'été 2004, alors que Rose était en vacances en Écosse chez ses grands-parents paternels, ses parents avaient péri dans un accident de la circulation. Un chauffeur poids lourd, épuisé par des heures acharnées de conduite, s'était endormi et avait franchi la barrière de sécurité séparant l'autoroute. Le choc avait été violent et fatal. Du fatras de tôles éventrées, seul le conducteur routier, un père de famille sans histoire, avait réchappé.

Françoise Beaulieu, la grand-mère maternelle alors âgée de 51 ans, avait dû renoncer à son poste de directrice d'école près d'Agadir, au Maroc, pour rentrer en France et s'occuper de sa petite-fille. Sa vie était digne d'un roman. Mère célibataire à 18 ans, elle n'avait jamais dévoilé le nom de son amant de passage et ce, malgré les suppliques, puis les menaces de ses parents courroucés, inquiets des commérages du voisinage. Les week-ends, au lieu de sortir pour danser ou s'amuser avec ses copines, elle s'était acharnée à étudier afin d'être financièrement autonome et pouvoir élever dignement sa fille, Dominique. Elle avait obtenu tous ses diplômes avec mention et, grâce à ses bons résultats, avait pu choisir dans quelle académie exercer.

Françoise n'avait jamais convolé. Rose n'avait d'ailleurs pas le souvenir de l'avoir vue un jour en compagnie d'un homme. Cette femme de caractère, fière et combative, qui avait à cœur de défendre les plus démunis, n'avait pourtant pas la fibre maternelle. Dominique avait grandi comme une herbe folle, trouvant les réponses à ses questions existentielles auprès des mères de ses amies ou dans les pages de magazines féminins, soucieux d'éduquer les jeunes filles. Très autonome, elle n'avait pas bronché lorsque, à ses 18 ans, sa mère lui avait annoncé son départ pour le Maroc, pour une durée indéterminée. Elle continuerait à subvenir à ses besoins, mais de loin. Dominique voulant travailler dans le tourisme, elle s'était inscrite à la faculté, à la section langues étrangères appliquées. En parallèle, elle s'était trouvé un emploi de serveuse dans un bar

tenu par des Écossais, à mi-temps. C'est lors d'une fête de la bière très animée, alors qu'elle venait de valider son diplôme d'études universitaires générales, qu'elle avait rencontré Gregor Campbell, en vacances dans le Bordelais. Épris de la France et en particulier de sa culture et de ses petits plats, il avait eu le coup de foudre pour la jolie Française au prénom épicène.

Issu d'une famille écossaise très conservatrice, ses parents avaient vu d'un mauvais œil son idylle avec cette Française sans père déclaré. Gregor Campbell, en homme amoureux, en avait eu cure et l'avait épousée en petit comité à la chapelle Saint-Joseph, nichée au cœur d'un bois de chênes centenaires. Ils avaient découvert ce lieu féerique lors de l'une de leurs innombrables balades romantiques et étaient tombés sous le charme de la vieille bâtisse entretenue avec soin par des bénévoles, tous membres d'une chorale. Dominique l'avait parée de roses blanches, sa fleur préférée. Leur mariage s'était déroulé dans la joie, en toute simplicité, et neuf mois plus tard avait éclos un joli bourgeon.

*

Françoise avait eu l'intelligence d'apprendre de ses erreurs. Bien consciente d'être passée à côté de sa fille Dominique, elle n'avait pas voulu commettre le même impair avec Rose, dont elle avait obtenu sans mal la garde. Dès son retour en France, elle avait demandé une année d'indisponibilité auprès de l'Éducation nationale pour pouvoir s'occuper de sa petite-fille endeuillée.

Était-ce le pouvoir de la peine partagée ? Des liens de sang ? Ces deux esseulées, qui ne s'étaient croisées qu'en de rares occasions, s'étaient spontanément apprivoisées. Rose avait décidé de continuer à vivre à Pessac, dans la maison familiale, entourée des meubles et objets de son enfance. Seule la chambre de ses parents avait été condamnée en l'état, dans l'attente de jours meilleurs.

Elles avaient mis en place des rituels qui avaient rythmé les journées et rassuré la jeune orpheline. Tous les soirs, elles dînaient à 19 h 30, puis s'installaient dans le grand canapé marron au cuir vieillissant. Elles avaient en commun le goût des histoires et des voyages. Françoise, incroyable conteuse, lui avait narré ses aventures au Maroc, donnant à ses récits, regorgeant d'anecdotes extraordinaires, un souffle romanesque. Au fil des semaines, des mois, des années, la vocation d'infirmière de Rose était née. Tout comme sa grand-mère, elle aussi viendrait